

François Gravel : heureux comme un écrivain heureux

François Barcelo

Numéro 134, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36563ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barcelo, F. (2009). François Gravel : heureux comme un écrivain heureux. *Lettres québécoises*, (134), 6–10.

François Gravel: heureux comme un écrivain heureux

Son premier roman date de 1985 et s'intitule *La note de passage*.

Depuis se sont succédé une soixantaine de titres qui ont tous obtenu bien mieux que la note de passage, puisqu'ils ont réussi à trouver et à charmer leur public, tout en séduisant les critiques.

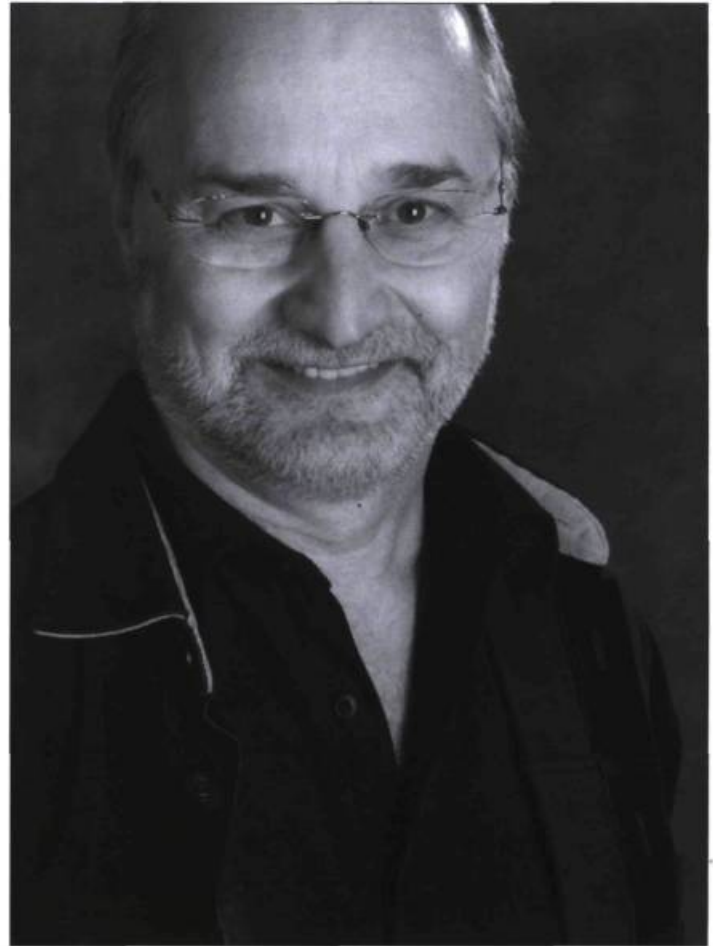
Au début, François Gravel n'écrivait que des romans pour adultes. Puis il s'est lancé avec autant de bonheur dans les livres pour les jeunes, lorsque son fils s'est plaint qu'il n'écrivait que pour les vieux. Cela lui a donné l'occasion de gagner tous les prix dont on peut rêver en littérature jeunesse, du TD au GG.

François Gravel demeure toutefois un de ces auteurs qui écrivent sans faire de bruit et dont les médias parlent peu, mais qui ont un public fidèle. Quiconque fréquente les salons du livre a pu être témoin du plaisir que l'auteur et ses lecteurs de tout âge ont à se rencontrer ou à se retrouver.

Lettres québécoises a présenté, il y a deux ans, un dossier sur François Barcelo, dans lequel celui-ci était interviewé par François Gravel. Nous retrouvons aujourd'hui nos deux François, mais les rôles sont inversés. Voici donc les questions d'un écrivain curieux et les réponses d'un écrivain heureux — heureux d'avoir gagné sa vie comme professeur d'économie, et encore plus heureux désormais de se consacrer exclusivement à sa grande passion : l'écriture.

FB — Dans les entrevues sérieuses, on conclut toujours en demandant aux écrivains à quoi ils travaillent en ce moment. Comme nous n'avons aucune envie de faire une entrevue sérieuse, je commence par la fin... Je crois avoir entendu dire que tu n'écrirais plus pour les adultes, après 13 romans publiés, et que tu as mis le point final à tes séries «Klonk» (12 tomes), et «Savage» (6). Je suppose que seules la mort ou la paralysie pourraient l'empêcher d'écrire. Quels sont donc tes projets ?

FG — J'ai mis fin aux séries «Klonk» et «Savage» parce que j'avais l'impression d'avoir fait le tour de mes personnages, mais j'ai bien d'autres projets en littérature jeunesse ! Je travaille ces jours-ci à un album dont le titre de travail est *Comment tricher au Monopoly*, et j'ai plusieurs autres idées en tête. Côté adultes, mon prochain roman est presque achevé et devrait paraître à l'automne 2009. Le suivant, dont la sor-



FRANÇOIS GRAVEL

tie est prévue en 2011, est déjà bien amorcé. Depuis mes débuts, en 1985, j'ai publié un roman aux deux ans. Je prévois continuer à ce rythme jusqu'en 2036. J'aurai alors 85 ans et j'aurai bien mérité un congé de deux semaines, peut-être même trois — mais je risque alors de tourner en rond dans ma cage, impatient de m'y mettre de nouveau.

J'ignore où tu es allé chercher que je cesserais de publier pour les adultes, mais je crois savoir d'où vient la méprise. Quand je visite les écoles, les enfants me demandent souvent si je préfère écrire pour les jeunes ou pour les grands. Comme il me faut bien leur donner une réponse, je raconte que si Dieu apparaissait devant moi et me sommait de choisir, j'essaierais de sauver du temps en Lui suggérant de s'occuper de problèmes plus urgents, notamment en Afrique, mais je doute qu'Il soit dupe de mon stratagème. S'Il me poussait dans les câbles, je choisirais la littérature jeunesse, qui me procure de plus grandes satisfactions. La situation ne s'est cependant pas encore présentée, et au rythme où Il me donne de Ses nouvelles, je risque d'attendre longtemps.

FB — Comment tricher au Monopoly va faire un malheur en librairie, et pas seulement pour les enfants. Mais tu dis que la littérature jeunesse te procure de plus grandes satisfactions. Est-ce au plan de l'écriture proprement dite, ou de l'accueil du public ?

FG — Mes romans jeunesse se vendent bien et m'ont valu de nombreux prix, ce qui m'encourage évidemment à continuer dans cette voie. Mais au delà de l'accueil, au plutôt en deçà, j'ai



le sentiment que mes romans jeunesse sont généralement mieux réussis que mes romans adultes, qu'ils sont plus ronds, plus lisses. J'ai aussi la certitude que les jeunes sont de bien meilleurs lecteurs que les adultes: ils lisent beaucoup, contrairement aux idées reçues, et ils lisent surtout mieux que les adultes. Ce qu'on lit entre dix et quinze ans nous marque souvent pour la vie.

FB — Je t'ai « googlé » dans Internet, et tout ce que j'ai pu apprendre sur toi, c'est que tu as fait des études en économie à l'UQAM et que tu as ensuite enseigné cette matière au Cégep de Saint-Jean-sur-Richelieu, jusqu'à ta retraite de professeur. Es-tu un économiste devenu écrivain parce qu'il s'emmerdait, ou un écrivain devenu économiste pour gagner sa vie? Si, en répondant à cette question, tu pouvais ajouter quelques renseignements biographiques, de préférence inédits et croustillants, je te serais vivement reconnaissant. Mieux encore: y aurait-il un roman (Ostende, peut-être) qui raconterait ta vie de façon plus ou moins transparente?

FG — Adolescent, je rêvais de devenir écrivain, mais j'étais bien le seul à croire en mon talent! J'ai commis quelques poèmes, absolument nuls, et deux ou trois nouvelles qui ne valaient guère mieux. Intéressé par la littérature, j'ai songé à étudier en lettres. Heureusement pour moi, j'ai vite changé d'idée pour bifurquer vers les sciences économiques. Ce détour m'a permis de trouver un emploi de professeur dans un cégep, que j'ai occupé jusqu'à tout récemment. Une fois bien installé dans mon métier, vers l'âge de trente ans, j'ai renoué avec mon vieux rêve de devenir écrivain et j'ai publié coup sur coup *La note de passage*, *Benito*, *L'effet Summerhill*, *Bonheur fou* et *Les Black Stones* vous reviendront dans quelques instants. J'ai alors eu l'impression d'avoir suffisamment développé mes outils de menteur professionnel pour m'attaquer à *Ostende*, dans lequel je raconte en effet certaines de mes expériences militantes, de façon plus ou moins transparente. Mais *Ostende* est un roman, c'est-à-dire, selon *Le Petit Robert*, une œuvre d'imagination qui fait vivre des personnages donnés comme réels. La question de savoir s'ils le sont vraiment ne me semble pas importante. J'ai toujours pensé que mes expériences personnelles, mes états d'âme et mes angoisses existentielles n'étaient intéressants que pour moi-même, quelques proches et ma psy, bien sûr, quoique les motivations de cette dernière soient purement mercantiles. Mais si je peux y puiser du matériel à fiction, je serais bien bête de m'en passer, non?

Désolé de ne pas t'avoir révélé de détail croustillant au passage. En ces matières, j'ai toujours préféré me fier à l'imagination des lecteurs.

FB — Au risque de passer pour le pitbull de l'interview littéraire, je ne lâcherai pas si vite le morceau sur ta vie personnelle, comme le démontre la question suivante... Tu vis avec une écrivaine, Michèle Marineau. Et ta fille, Élise Gravel, écrit elle aussi (en plus de dessiner ses albums). C'est stimulant, de vivre dans une famille d'écrivains (surtout s'il y en a d'autres que je ne connais pas)? Cela crée-t-il une saine émulation ou, au contraire, une féroce compétition? Vous parlez-vous de vos projets respectifs, ou les cachez-vous jalousement?

FG — Je crois être assez doué pour le rêve. Pourtant, j'aurais du mal à imaginer meilleure compagnie que Michèle. Nous pouvons parler de lecture et d'écriture, de nos doutes et de nos angoisses, de nos projets de romans et de nos plans pour assassiner les critiques malveillants, de nos batailles épiques avec



paparazzi en toi est satisfait, mais je peux t'assurer que le papa en moi est assez fier, merci!

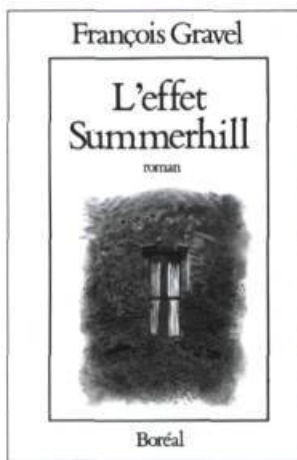
FB — Certains romanciers décident dès le départ de consacrer plusieurs livres (ou tout leur œuvre) à une thématique précise. Dans tes romans pour adultes, j'ai beau chercher, il me semble que chaque livre est une œuvre unique et complète, indépendante des autres. Y aurait-il malgré tout un fil conducteur, que tu aurais planifié avant de commencer ou que tu aurais découvert après coup? Si oui, accepterais-tu de nous le révéler?

FG — J'aime mettre en scène des personnages simples qu'on pourrait rencontrer au coin de la rue et qui évoluent dans des décors familiaux. Ils sont professeurs, comptables, marchands, ménagères et habitent souvent la banlieue. Une journaliste a déjà affirmé que je montrais ce qu'il pouvait y avoir d'extraordinaire dans l'ordinaire. C'était un magnifique compliment. Le seul fil conducteur, au fond, c'est que j'essaie de me raconter des histoires qui m'intéressent, en espérant qu'elles intéresseront aussi quelques lecteurs.

FB — Que tu écrives pour les jeunes ou pour les adultes, tu réussis à mélanger adroitement la drôlerie et la tendresse. Tes personnages, même les plus comiques, ne sont jamais ridicules ni caricaturaux (ce que mes personnages à moi leur envient sûrement). On sent que tu les aimes tous. Par exemple, dans *Zamboni*, même l'abominable papa du petit hockeyeur finit par être sympathique. Aimes-tu vraiment l'humanité sans distinction d'âge, de sexe ou de religion? Ou fais-tu seulement semblant dans tes livres?

FG — Rien n'est plus pénible que ces romanciers qui se croient supérieurs à leurs personnages, qui leur font la leçon ou les utilisent pour passer leurs messages. J'aime mes personnages, oui, sinon ce ne serait pas la peine de me donner tant de mal pour les faire vivre. Mon prochain roman mettra en scène un capitaliste canadien-français asocial, trousseur de jupons et franchement laid. Je crois pourtant avoir réussi à en faire quelque'un d'attachant. Il faut croire que je ne sais pas comment faire autrement.

Pour ce qui est de l'humanité, c'est une autre paire de manches. J'aime mes proches de très près, mais je préfère que mon prochain se tienne loin! On dit souvent que les professeurs, habitués à tout contrôler, ne sont pas doués pour la vie en société. C'est sans doute vrai. Mais dans ce cas, que dire des romanciers!



FB — *J'ai vraiment hâte d'essayer de deviner qui a inspiré ce capitaliste canadien-français attachant. Son histoire se retrouvera probablement, comme les autres livres, dans les listes de best-sellers, mais jamais en haut et jamais longtemps. « Le monde aime mieux Jean-Paul Dubois (ou Philip Roth) », chanterait Clémence. Pourtant, ils n'écrivent ni mieux ni moins bien que toi et ne parlent pas d'autres choses. Ça te fait rager, ou tu t'habitues ?*

FG — Je pourrais aussi crever de jalousie en songeant aux ventes de J.K. Rowling, tant qu'à y être ! Il y a heureusement une autre façon de voir les choses. Des dizaines de milliers de personnes rêvent d'écrire un roman et n'y arrivent pas. Quelques milliers y parviennent chaque année et trouvent le courage d'envoyer leur manuscrit chez un éditeur. La plupart collectionneront les lettres de refus. Une infime partie de ces manuscrits seront publiés et ne se vendront qu'à quelques centaines d'exemplaires, et encore faut-il pour cela que les auteurs aient une grande famille, ou alors qu'ils enseignent la littérature et mettent leurs propres livres au programme. Rares seront les romans dont on parlera dans les journaux ou à la radio, et qui feront une apparition plus ou moins longue dans la liste des best-sellers.

Mes livres ont été publiés par des éditeurs compétents, plusieurs ont été traduits, ils ont généralement une bonne presse et se vendent suffisamment bien pour que je fasse partie de l'infime minorité des auteurs québécois qui vivent de leur plume. Entre toi et moi, je serais assez mal venu de me plaindre, non ?

FB — *On pourrait dire que tu écris des romans réconfortants (les Anglos diraient des « feel-good novels »). Dans Fillion et frères comme dans Adieu, Betty Crocker et la plupart des autres sinon tous, on partage la vie de gens ordinaires, on participe à leurs petits malheurs et à leurs petites joies. Pourtant, on n'a pas du tout l'impression d'être dans un feuilleton à la télévision. On est en présence de véritable littérature. Je sais que c'est moi qui devrais expliquer ce phénomène, mais j'aimerais savoir comment tu parviens à transformer des histoires simples en récits réjouissants, qui sortent de l'ordinaire.*

FG — Je suis béat d'admiration devant les écrivains qui sont capables de répondre à des questions commençant par « pourquoi ? » : pourquoi avoir choisi telle histoire, tel personnage, tel style ? Dans les émissions littéraires présentées à TV5, on en voit parfois disserter avec grand plaisir sur leur œuvre pour en expliquer les tenants et aboutissants. Ils semblent toujours avoir fait ce qu'ils avaient voulu faire et vous en parlent avec tant de conviction qu'on se demande comment diable l'humanité a-t-elle pu vivre avant leur arrivée.

Ce genre de question me plonge pour ma part dans un océan de perplexité. Tout ce que je peux te répondre, c'est qu'un personnage s'impose dans mon esprit, au hasard d'une promenade ou d'une conversation. Quand il frappe suffisamment longtemps à la porte, je le laisse entrer et j'écris un roman pour faire plus ample connaissance avec lui. Si j'ai trouvé quelque intérêt à la rencontre, je la propose à mes lecteurs.

J'aime bien cette histoire de l'artiste qui définit une sculpture comme étant ce qui reste quand on a enlevé le superflu dans un bloc de pierre. Je ne suis évidemment pas dupe de la métaphore, je sais très bien que l'œuvre ne préexiste pas dans la matière et que le sculpteur est responsable de chacun de ses coups



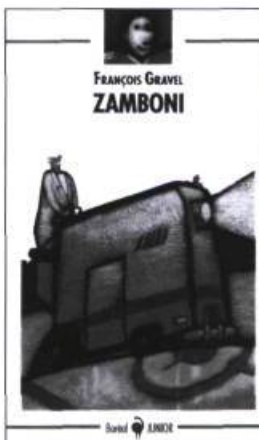
de ciseaux, tout comme le romancier choisit chacun de ses mots. J'aime cependant ce que cette image suggère : la disponibilité, l'écoute, l'humilité.

FB — *Revenons à la littérature jeunesse. Je t'ai entendu raconter que tu avais écrit La piste sauvage pour aller chercher les gars qui ne lisent pas de livres. Crois-tu avoir réussi ? Si oui, pourquoi arrêter après six titres seulement de la série qui en est sortie, fort pertinemment appelée série « Sauvage » ?*

FG — J'ai écrit la série « Klonk » en songeant à l'enfant que j'étais, qui appréciait l'humour et la fantaisie débridée des bandes dessinées. La série « Sauvage » s'adressait plutôt à l'adolescent que j'étais, grand amateur d'Edgar Poe. Je voulais ainsi aller chercher les garçons qui ne lisent que le *Guide de l'auto* et le *Livre Guinness des records*, et je crois y être souvent arrivé, si j'en crois du moins ce que me rapportent certains professeurs. J'aime bien le côté sombre de cette série, mais une de ses constantes commençait à me peser : tous les romans se terminaient par une mise en abyme, le narrateur se confondant avec le personnage. J'ai l'intention de continuer à creuser cette veine noire, mais avec des personnages différents. C'est d'ailleurs le cas de *La cagoule*, qui vient tout juste de paraître.

FB — *Je viens de le lire. Tu peux en croire un spécialiste du genre : c'est un polar. Un vrai. J'ai eu des polars publiés dans la Série noire qui étaient moins des polars que celui-là. Mais rien ne l'annonce sur la couverture ni dans le texte de la quatrième de couverture. Trois questions : te lances-tu dans le polar jeunesse volontairement ou par inadvertance ? Songes-tu à en écrire plusieurs, peut-être même avec un personnage récurrent (Max, évidemment) ? Et ton premier polar pour adultes, c'est pour quand ?*

FG — Je n'ai pas vraiment de plans pour d'autres polars jeunesse, mais mon prochain roman pour adultes — celui que je prévois publier en 2011 — mettra en scène une policière qui enquêtera sur un double meurtre. Est-ce que ça te paraît correspondre à la définition d'un polar ?



FB — *Parfaitement. Mais je serais étonné que ce soit la découverte de l'assassin qui t'intéresse. Plutôt notre découverte de l'enquêtrice. Soit dit en passant, je ne connais aucun projet de film ou d'émission de télévision tiré de tes livres. Pourtant, plusieurs de tes romans sont tout à fait cinématographiques ou, à tout le moins, télévisuels. On ne t'a jamais proposé d'adapter une de tes œuvres ou de créer toi-même pour la télé ou le cinéma ? Ou as-tu mieux à faire ?*

FG — Il y a eu quelques projets de films ou de séries télé à partir de l'un ou l'autre de mes livres, mais ils ont échoué pour toutes sortes de raisons indépendantes de ma volonté. Une entreprise de Toronto a cependant réservé les droits pour adapter *Miss Septembre* au cinéma et me paie chaque année un montant appréciable. Ce projet finira-t-il par aboutir ? Je n'en ai aucune idée, et ça ne m'empêche pas de dormir. Je ne suis pas un grand amateur de cinéma et encore moins de télévision. Chaque fois qu'il a été question d'une adaptation, j'ai eu la même attitude : je suis flatté qu'on porte intérêt à un de mes livres, mais je ne connais rien au métier de scénariste et je ne suis pas doué pour le travail d'équipe. Mon métier à moi est d'aligner patiemment des mots sur du papier, en espérant ainsi allumer des images directement dans la tête de mes lecteurs. J'apprécie au plus haut point la liberté dont

je jouis et la solitude qui vient avec. Cela dit, si vous voulez continuer à m'envoyer des chèques, ne vous gênez surtout pas!

FB — *Un de tes livres que je recommande le plus souvent, surtout aux enseignants, c'est (Vingt et un tableaux et quelques craies). C'est un document à la fois jouissif et désespérant sur les profs et les étudiants qui s'agitent dans notre système d'éducation. Pourquoi se présente-t-il comme un roman? Ce que tu y dis serait-il parfois loin de la vérité?*

FG — Tous mes romans racontent des anecdotes que j'ai vécues, d'autres que j'ai trafiquées et d'autres qui sont inventées. Seul le dosage varie. Il y a peut-être un peu moins d'invention et un peu plus de vécu dans celui-là, mais tout ce qui importe, au bout du compte, c'est que le livre fonctionne. De toute manière, ma psy me dirait sans doute que je me révèle bien plus quand je donne libre cours à mon imagination.

FB — *Parlons de style, quand bien même ce ne serait que de façon superficielle. Tu pratiques la simplicité volontaire: une écriture claire, avec une élégance discrète. Par exemple, tu utilises souvent le présent, tu fais le passé simple et tu ne passes à l'imparfait du subjonctif que lorsque tu ne peux pas faire autrement. On s'émerveille rarement devant des tours de force linguistiques, mais on comprend tout, ce qui est bien plus merveilleux.*

FG — Il est très facile d'être obscur. J'y arrive presque toujours quand je rédige le premier jet de mes romans: je suis alors la seule personne sur terre suffisamment intelligente pour me comprendre. Contrairement à d'autres, je n'en tire aucune vanité. Je me dis plutôt que je dois continuer à travailler. Écrire des phrases de vingt pages en épuisant les ressources d'un bon dictionnaire des synonymes et du Bescherelle ne me semble pas très sorcier. Je pourrais sans doute y arriver, mais je ne vois franchement pas l'intérêt. J'essaie plutôt de composer des phrases sobres, simples, fluides, qui sont au service de l'histoire que je raconte et que tout le monde peut comprendre à la première lecture. Je n'y arrive pas toujours, bien sûr, mais je ne désespère jamais d'y arriver.

FB — *Tu racontes dans Ostende comment ton narrateur, qui te ressemble au moins un peu, a délaissé le marxisme-léninisme à un âge pas très avancé. Maintenant que tu as l'âge de la sagesse plutôt que de l'impétuosité, quelle cause épouserai-tu aujourd'hui?*

FG — S'il y a une leçon que j'ai retenue de mes aventures marxistes-léninistes, c'est que je devais me méfier comme de la peste de mes propres idées politiques. Je les garde donc pour moi. Je trouve très agaçante, soit dit en passant, cette propension qu'ont les artistes à claironner leurs opinions sur toutes les tribunes aussitôt qu'ils connaissent quelque succès, sans paraître se douter qu'ils nuisent souvent à la cause qu'ils croient défendre. Pourquoi imaginent-ils que leur compétence à jouer dans un téléroman, à danser la claquette ou à écrire de la poésie leur procure une quelconque clairvoyance en matière politique? L'histoire du ^{XX}e siècle ne manque pourtant pas d'exemples de grands



artistes qui ont chanté les louanges de Staline, Franco, Mussolini, Hitler, Mao ou Castro. Certains gagneraient à se garder une petite gêne, comme on dit chez nous.

FB — *Dans Ostende encore, un de tes personnages déclare qu'il veut étudier à la faculté des sciences économiques « parce que si nous voulons abattre la bourgeoisie... il faut en comprendre les mécanismes, viser le cœur du système, s'attaquer à l'infrastructure ». Tu as fait ce genre d'études. Trente ans plus tard, doit-on conclure que tu as jeté l'éponge, ou es-tu en train de nous mijoter un coup d'éclat?*

FG — J'ai plutôt bien réussi, au contraire: tu as vu la crise que je nous ai concoctée en mettant sur le marché des produits financiers débiles?

Sérieusement, j'ai renoncé à changer le monde par la simple force de ma pensée, ce qui ne signifie pas que celui dans lequel je vis me satisfait. Je tente simplement de le rendre plus vivable en inventant mes petits mondes à moi, mes petits univers que j'essaie d'enfermer dans des livres qui sont offerts dans toutes les bonnes librairies, et que les clients sont libres d'acheter ou non. S'ils peuvent y trouver une partie du plaisir que j'ai eu à les écrire et si ce plaisir les aide à vivre, je ne peux que m'en réjouir.

Bibliographie

Romans

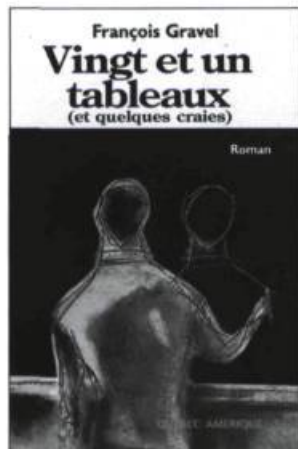
- Vous êtes ici*, Québec Amérique, 2007.
Mélanine Blues, Québec Amérique, 2005.
Adieu, Betty Crocker, Québec Amérique, 2003 (finaliste pour le Prix littéraire des collégiens, le prix France-Québec et le prix Archambault, 2003).
Je ne comprends pas tout, Québec Amérique, 2002.
Fillion et frères, Québec Amérique, 2000 (finaliste pour le prix littéraire de l'Association France-Québec Philippe-Roussillon, 2001).
Vingt et un tableaux (et quelques craies), Québec Amérique, 1998.
Miss Septembre, Québec Amérique, 1996.
Ostende, Québec Amérique, 1994 (finaliste au prix du *Journal de Montréal* et au prix Molson de l'Académie des lettres du Québec, 1994).
Les Black Stones vous reviendront dans quelques instants, Québec Amérique, 1991.
Bonheur fou, Boréal, 1990 (finaliste au prix du *Journal de Montréal*, 1992).
L'effet Summerbill, Boréal, 1988.
Benito, Boréal, 1987.
La note de passage, Boréal, 1985 (finaliste pour le Prix de la science-fiction et du fantastique, 1985); Bibliothèque Québécoise, 1993.

Romans (traductions) (Toutes les traductions sont de Sheila Fischman)

- Adieu, Betty Crocker*, Cormorant Books, 2005.
The extraordinary Garden (Je ne comprends pas tout), Cormorant Books, 2005.
A Good Life (Fillion et frères), Cormorant Books, 2001.
Miss September (Miss Septembre), Cormorant Books, 1998.
Ostend (Ostende), Cormorant Books, 1996.
Felicity's Fool (Bonheur fou), Cormorant Books, 1992.
Benito (Benito), Lester and Orpen Dennys, 1990.

Romans (littérature jeunesse)

- La série « Klonk » (Québec Amérique jeunesse)
Klonk contre Klonk, 2004 (premier prix Livromagie 2005).
Le testament de Klonk, 2003.
La racine carrée de Klonk, 2002.



Coca-Klonk, 2001.

Klonk et la queue du Scorpion, 2000.

Klonk et le treize noir, 1999.

Klonk et le Beatle mouillé, 1997.

Le cauchemar de Klonk, 1997.

Un amour de Klonk, 1995.

Le cercueil de Klonk, 1995.

Lance et Klonk, 1994.

Klonk, 1993 (finaliste au Prix du Gouverneur général, catégorie littérature jeunesse francophone, au prix M. Christie et au prix du Signet d'or, 1994; prix Alvine-Bélisle, 1994).

La série « David » (Dominique et compagnie)

David et Léa, 2008.

David et la bête, 2007.

David et le salon funéraire, 2005 (prix TD de la littérature canadienne pour la jeunesse, 2006).

David et les crabes noirs, 2004.

David et l'orage, 2003.

David et la maison de la sorcière, 2002 (finaliste pour le Prix du Gouverneur général, catégorie littérature jeunesse francophone, 2002),

David et le précipice, 2001.

David et les monstres de la forêt, 2001.

David et le fantôme, 2000 (prix M. Christie 2001 et liste d'honneur IBBY, 2002).

La série « Sauvage » (Québec Amérique)

Sales Crapauds, 2008.

Les horloges de M. Stonok, 2007.

Sacrilège, 2006.

Sekhmet, la déesse sauvage, 2005.

L'araignée sauvage, 2004.

La piste sauvage, 2002.

Albums illustrés

Débile toi-même et autres poèmes tordus, Les 400 coups, 2007

(Prix du livre jeunesse des bibliothèques de Montréal, 2008).

Voyage en Amnésie et autres poèmes débiles, Les 400 coups, 2005.

Le vilain petit canard, Imagine, 2005.

Tocson, Dominique et compagnie, 2003.

Madame Misère, Les 400 coups, 2000.

L'été de la moustache, Les 400 coups, 2000 (finaliste pour le Prix du Gouverneur général, catégorie littérature jeunesse francophone 2000 et pour le prix Hackmatack, 2002).

Autres titres, littérature jeunesse

La cagoule, Québec Amérique, 2008 (finaliste pour le Prix du Gouverneur général, catégorie littérature jeunesse francophone, 2008).

Mes parents sont gentils, mais tellement mauvais perdants!, Foulire 2008.

Kate, quelque part, Québec Amérique, 1998 (finaliste au prix M. Christie, 1999).

Le match des étoiles, Québec Amérique, 1996 (premier prix Livromagie, 1999).

Guillaume, Québec Amérique, 1995 (mention spéciale, prix Saint-Exupéry (France), 1996).

Granulite, Québec Amérique, 1992.

Deux heures et demie avant Jasmine, Boréal, 1991 (finaliste au prix Brive-Montréal, 1991; Prix du Gouverneur général, catégorie littérature jeunesse francophone, 1991).

Zamboni, Boréal, 1990 (prix M. Christie, 1990).

Corneilles, Boréal, 1989.

Traductions et éditions étrangères (littérature jeunesse)

L'été de la moustache, les 400 coups-France, 2001.

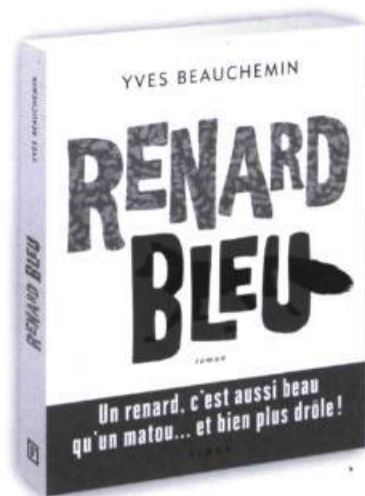
Klonk, Hachette Jeunesse, coll. « Le livre de poche jeunesse », 1997.

Waiting for Jasmine (Deux heures et demie avant Jasmine), Groundwood, 1993.

My life as a Crow (Corneilles), Lorimer, 1993.

M. Zamboni's dream machine (Zamboni), Lorimer, 1992.

70 ans de bonnes lectures



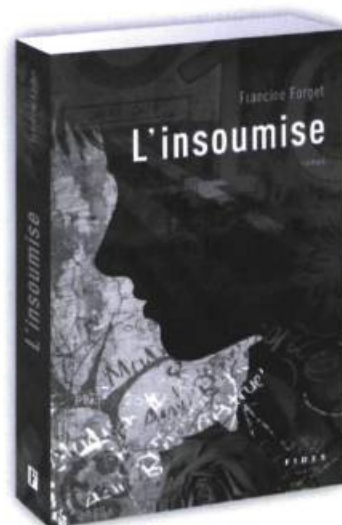
Yves Beauchemin

Renard Bleu

« Un savoureux conte pour tous qui réjouira ses vieux fans tout en rejoignant un public de jeunes lecteurs. L'auteur y retrouve le style et la verve qui ont fait son succès. »

Jade Bérubé, *La Presse*

384 pages • 24,95\$ • ROMAN



Francine Forget

L'insoumise

La quête folle d'une mère pour retrouver sa fille... sur fond d'actes terroristes et d'intégrisme religieux.

Un thriller émouvant!

416 pages • 29,95\$ • ROMAN